

rieur, restaient debout pour les servir. Ce qui augmentait encore l'embarras, c'est que les ressources manquaient absolument pour les soulager. Ils n'avaient pour lit que quelques écorces avec une couverture et quelques fourrures. « Tous leurs « consommés, raconte d'une façon pittoresque le « P. Le Mercier, se réduisaient d'abord à une « infusion de pourpier sauvage avec un filet de « verjus du pays. Nous avions bien une poule, « mais elle ne nous donnait pas un œuf tous les « jours, et puis qu'est-ce qu'un œuf pour tant de « malades ? » Puis avec un ton plaisant qui prouve que le besoin et la souffrance n'avaient pas chassé la gaieté, il ajoute : « C'était un plaisir de nous « voir, nous autres qui étions sains, dans l'attente « de cet œuf. Encore étions-nous embarrassés à « décider qui en avait le plus besoin : car pour « les malades, c'était à qui ne le mangerait pas. »

Les Missionnaires n'avaient, d'ailleurs, aucun remède ni même de science médicale ; mais la charité suppléait à l'art et à la disette. L'état du P. Jogues parut réclamer une saignée. Où trouver un chirurgien ? Le P. de Brébeuf prit sur lui de tenter l'opération. Il avait déjà essayé son savoir-faire sur un sauvage, et avec succès. Il réussit encore à soulager son frère.

Si encore les malades avaient pu jouir du calme et du silence, si nécessaires à la nature pour se remettre, mais il fallait subir des visites bruyantes